

## NOTES ET DISCUSSIONS

### Une vision de la Grèce classique : celle de Jacqueline de Romilly \*

À Claire-Lyse

Jacqueline de Romilly, dont la carrière scientifique est remarquable, est une figure impressionnante parmi les spécialistes de l'Antiquité grecque. Professeur honoraire de la Sorbonne ainsi que du Collège de France, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, elle est la seule femme, avec Hélène Carrère d'Encausse, à siéger à l'Académie française. Elle s'est en outre illustrée dans différents domaines, comme celui de l'enseignement<sup>1</sup> ou, plus récemment, celui de la littérature<sup>2</sup>.

J. de Romilly est renommée en premier lieu pour ses recherches sur Thucydide, qui font autorité. Parmi ses travaux consacrés à l'historien athénien, on peut citer sa thèse de doctorat (*Thucydide et l'impérialisme athénien, la pensée de l'historien et la genèse de l'œuvre*, Paris, 1947, 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1951), d'autres ouvrages (*Histoire et raison chez Thucydide*, Paris, 1956 ; *La construction de la vérité chez Thucydide*, Paris, 1990) ainsi que de nombreux articles. Mais, nous n'analyserons pas ici, dans le cadre d'un article, la méthode que J. de Romilly utilise dans ses travaux sur Thucydide. Une telle étude mériterait un espace beaucoup plus grand. Qu'il suffise de dire que J. de Romilly s'est efforcée, dans ses différents ouvrages, de reconnaître la spécificité de Thucydide par rapport aux autres historiens de l'Antiquité, mais s'est bien gardée de reconnaître, comme cela a été fait beaucoup trop souvent, l'idée d'une utilité pratique de l'histoire et d'une prévision de l'avenir.

Dans toute l'Antiquité, l'époque classique, s'étendant des Guerres médiques à la mort d'Alexandre le Grand, constitue sa période de prédilection. Hormis son *Précis de littérature grecque*, sur lequel nous reviendrons ultérieurement, presque tous les ouvrages qu'elle a écrits portent sur la période classique. Et il est intéressant de relever la vision de l'Antiquité qui les sous-tend. Or, on retrouve, dans ses ouvrages sur cette période, consacrés à des thèmes très différents, le

---

\* Cet article, remanié, a fait l'objet d'une communication lors des XIX<sup>es</sup> *Metageitnia* qui se sont déroulées à Fribourg (Suisse) les 23 et 24 janvier 1998.

1. On peut citer *Nous autres, professeurs*, Paris, 1968, *L'enseignement en détresse*, Paris, 1984 et *Lettre aux parents sur les choix scolaires*, Paris, 1994. Les deux premiers ouvrages ont été réédités sous le titre *Écrits sur l'enseignement*, Paris, 1991.

2. Par exemple, *Ouverture à cœur*, Paris, 1991 ou *Les œufs de Pâques*, Paris, 1993.



même schéma évolutif. Celui-ci se manifeste dans des notions aussi diverses que la loi, la douceur, la démocratie, voire la psychologie. J. de Romilly relève d'abord l'apparition de la notion analysée au début du V<sup>e</sup> siècle dans un optimisme simple et confiant. Le concept évolue puis se trouve soumis à une crise. Pour J. de Romilly, cette crise est causée par la guerre du Péloponnèse, par les sophistes ou par les deux à la fois. Enfin au IV<sup>e</sup> siècle, le concept étudié a surmonté ses obstacles. Il retrouve son niveau d'avant la crise, mais il est maintenant rationnellement pensé et méthodologiquement analysé. Il ne saurait être question de nous livrer à une étude fouillée des différents ouvrages de J. de Romilly, mais du moins nous contenterons-nous de montrer la ligne principale de ce schéma, chaque fois par une phrase symptomatique.

Ainsi trouvons-nous ce schéma dans le premier ouvrage traitant d'une notion et analysant son développement : *La loi dans la pensée grecque, des origines à Aristote* (Paris, 1971). J. de Romilly s'intéresse surtout à la loi, exprimée par le terme νόμος. Or, ce mot apparaît à la fin du VI<sup>e</sup> ou au début du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. En conséquence, c'est à partir de ce moment-là que portera essentiellement son analyse. Comme elle l'a écrit d'ailleurs (p. 17) :

Et le fait que *thesmos* disparaisse à la même époque autorise à penser que la vogue soudaine de *nomos* est liée à l'avènement de la démocratie. [...] Il est tentant de penser qu'elle est en rapport avec les réformes de Clisthène.

Cette notion apparaît alors juste avant les Guerres médiques et va se développer tout au long du siècle. Ainsi J. de Romilly écrit-elle (*ibid.*, p. 69) :

Il est, en effet, infiniment probable que la formule de Pindare n'a jamais eu le sens facile et aimablement relativiste que celle-ci prend chez Hérodote.

ou alors (p. 61) :

Mais, si l'on regarde les trois formes de l'apologue citées ici, on peut observer une sorte de progression : [chez Hérodote] à VII, 152, dans un texte qui semble en donner la version la plus célèbre, le relativisme porte sur des jugements d'ordre affectif et parle de peines et de joies ; à III, 38, Hérodote l'applique aux règles et traditions religieuses, ce qui touche déjà à un domaine impliquant quelque respect ; et, un tiers de siècle plus tard, l'auteur des *Dialexeis* l'applique aux valeurs morales.

On pourrait citer encore quantité d'autres phrases montrant l'évolution de la notion de la loi au cours du V<sup>e</sup> siècle, mais aucune ne mentionne déjà la loi comme une notion mûrement réfléchie et analysée. Survient alors à la fin du siècle une grave crise (p. 101) :

Tout suggère donc qu'une crise s'était ouverte dans la cité et qu'elle prenait le caractère d'une crise de la loi.

Cette crise avait des causes lointaines. Ainsi J. de Romilly écrit-elle (p. 107) :

Par conséquent la crise politique est nettement dénoncée ; et le vocabulaire même, qui sert à la dénoncer, reflète le chemin que faisaient les distinctions alors à la mode. Celles-ci fournissaient des armes à une attitude d'amoralisme, qui avait ses racines dans l'expérience impérialiste et dans la désagrégation progressive du lien civique lui-même.

Mais le détonateur, ce sont les théories des sophistes qui l'ont fourni et parmi eux, J. de Romilly dresse une distinction entre, d'une part, Protagoras, Hippias ou Antiphon, qui, certes, relativisent les valeurs, mais maintiennent cependant une certaine conscience éthique et, d'autre part, Thrasymaque et Calliclès<sup>3</sup>, plus radicaux, comme l'atteste la phrase suivante (p. 93) :

Cela rend compte de l'évolution qui sépare Protagoras, Hippias ou Antiphon de Thrasymaque : Thrasymaque n'est déjà plus un penseur ; il reflète une attitude courante, une critique banale, encore qu'éminemment révolutionnaire, contre la loi. Mais cette évolution s'achève en la personne de Calliclès ; et elle peut, semble-t-il, éclairer son mystère.

Passons sur les divers aléas traversés par la loi et nous la retrouvons au IV<sup>e</sup> siècle, mais dans un climat tout différent (p. 200) :

Mais, au lieu d'une confiance naïve et spontanée, c'est à présent une confiance philosophiquement fondée, en une loi philosophiquement établie. Et ce qui avait commencé dans l'euphorie d'un état de fait s'achève dans une vaste perspective à l'intention des législateurs à venir.

Traitant d'une autre notion, la démocratie (*Problèmes de la démocratie grecque*, Paris, 1975, réimpr. 1986 [la pagination est celle de l'édition de 1986]), J. de Romilly dessine un schéma identique quand elle écrit (p. 43) :

Aussi voit-on presque tout de suite la critique se faire jour, pour s'enfler de proche en proche pendant le V<sup>e</sup> s. [...] À la fin du V<sup>e</sup> s., le problème est arrivé à maturité ; et il réclame alors les solutions des philosophes.

Survienent alors les problèmes inhérents à la fin du siècle (p. 136) :

Cette crise fut, sinon causée, du moins favorisée par deux circonstances que les auteurs dénoncèrent nettement : la première est la guerre du Péloponnèse – avec tout ce qu'elle implique une guerre qui dura vingt-sept ans et sévit dans presque tout le monde grec ; la seconde est l'influence des sophistes.

Après cette crise, vint, au IV<sup>e</sup> s., le temps des penseurs (p. 171) :

... elle [*i. e.* l'analyse du rapport entre anarchie et démocratie] s'est épanouie en réflexion systématique chez les théoriciens du IV<sup>e</sup> siècle – ceux-là mêmes qui condamnaient l'incompétence populaire : Platon, Isocrate, Aristote.

Ce même schéma se retrouve dans un autre ouvrage, traitant d'un sujet tout différent : *La douceur dans la pensée grecque* (Paris, 1979). Ainsi, par exemple, pouvons-nous lire à propos de la douceur (p. 55) :

Cette nouvelle portée du terme semble être apparue, en gros, au moment où naissaient *praos* et *philanthrôpos*. Pour nous, ces nouveaux sens se rencontrent dans les textes à partir du V<sup>e</sup> siècle, et gagnent très vite du terrain. Chez Hérodote ils sont présents dans un emploi sur quatre, chez

3. Calliclès est un personnage fictif, créé par Platon.



Aristophane dans deux sur trois, chez Sophocle, Euripide, Thucydide, dans tous.

La notion de douceur, non pas apparue au V<sup>e</sup> siècle, mais s'étant significativement accrue à cette époque-là, s'installe désormais solidement dans les esprits (p. 80) :

Un bref examen des principaux textes montre en effet que la *suggnômê* s'est, au cours du V<sup>e</sup> siècle, approfondie et étendue.

ou (p. 92) :

Il en est de même de toutes les notions qui se rattachent à la douceur : mansuétude, générosité, tolérance, indulgence, sérénité, patience, toutes ces vertus semblent, au cours du V<sup>e</sup> siècle, s'être épanouies et imposées dans un élan irrésistible.

Survient alors non pas une crise, mais une coupure épistémologique, dont le résultat est le même : une rupture avec l'élan du V<sup>e</sup> siècle et une nette différence entre le V<sup>e</sup> et le IV<sup>e</sup> siècle. Ainsi peut-on lire (p. 37) :

Chacun de ces mots [*i.e. praos, philanthrôpos et épieikês*] fera doucement son chemin, pour envahir soudain le domaine du grec au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

et (p. 92) :

Cependant, la coupure qui apparaît dans ces œuvres entre le V<sup>e</sup> et le IV<sup>e</sup> siècle et l'espèce de seuil qui les sépare suggèrent qu'une autre raison a pu intervenir, pour favoriser une éclosion si brusquement accélérée.

Le IV<sup>e</sup> siècle voit la notion discutée, pesée et pensée soit par Isocrate, soit surtout par Aristote. Par exemple (p. 175) :

En un sens, le plaidoyer d'Isocrate en faveur de la douceur des princes ou de la douceur envers les cités grecques impliquait une véritable philosophie de la douceur.

ou bien (p. 191) :

De Platon à Aristote, cette reconnaissance d'une justice plus indulgente, supérieure à la justice des lois, marque donc bien le triomphe d'une des formes de la douceur.

Plus loin, on lit (p. 195) :

Pas plus que la sérénité de l'homme raisonnable qui, chez Platon, supportait calmement l'adversité, la *praotês* d'Aristote n'est tout à fait la douceur : pour se faire admettre des philosophes, celle-ci a dû s'assagir.

Mais enfin elle y est parvenue (p. 196) :

Après Aristote s'ouvre l'époque hellénistique, où la douceur, désormais connue et reconnue, pourra s'épanouir librement.

On retrouve le même schéma dans un beau livre de J. de Romilly écrit il y a une quinzaine d'années : « *Patience, mon cœur* ». *L'essor de la psychologie dans la littérature grecque classique* (Paris, 1984). Elle y écrit, en effet (p. 53) :

C'est au V<sup>e</sup> siècle que la description psychologique prend soudain son essor, quand l'interrogation sur les conduites humaines devient prépondérante.

À la fin du V<sup>e</sup> siècle, dans ce domaine également, il y eut une crise (p. 92) :

Avec Euripide, tout change. Accessible aux découvertes de l'esprit nouveau, il vit dans un monde où les traditions sont critiquées, où l'homme est, selon le mot de Protagoras, la mesure de toutes choses et où, à la suite des sophistes, l'on s'entraîne à plaider, à définir, à connaître.

Et là aussi, le IV<sup>e</sup> siècle donne à cette notion une valeur plus ample qu'au V<sup>e</sup> siècle (p. 173) :

Elle [*i.e. la psychologie*] se précise un peu avec les moralistes et aboutit à de vraies analyses avec Platon puis Aristote.

On retrouve la même analyse, mais pour une notion fort différente qui apparaît dans un ouvrage écrit il y a quelques années : *La Grèce antique à la découverte de la liberté* (Paris, 1989). Le concept de liberté, après avoir pris son envol au V<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>, a connu une crise vers la fin du siècle<sup>5</sup>, avant de se rétablir au IV<sup>e</sup> siècle, plus solidement fondé cette fois-ci<sup>6</sup>. On observe de cette manière que J. de Romilly, à l'instar de tous les grands penseurs, analyse la réalité à travers une grille de lecture et non pas de façon simpliste et naïve.

Un ouvrage de J. de Romilly, juste mentionné plus haut, permet particulièrement de mettre en évidence certains aspects de l'Antiquité grecque auxquels elle est attachée : il s'agit de son *Précis de littérature grecque* (Paris, 1981, 2<sup>e</sup> éd. seul. revue, Paris, 1991). Elle y dresse un survol de la littérature grecque, qui ne se veut pas exhaustif mais, comme elle l'écrit elle-même (p. 12)<sup>7</sup>, « une initiation à la lecture ». Cependant, ses centres d'intérêt apparaissent clairement. Par exemple, tandis qu'elle consacre un chapitre entier et plus de vingt pages à Homère (p. 13-36), pour lequel elle a rédigé un ouvrage<sup>8</sup>, la poésie archaïque d'Hésiode à Pindare n'occupe qu'un sous-chapitre et sept pages (p. 43-50). La même tendance s'observe dans « *Patience, mon cœur* »<sup>9</sup>. Dans ce livre, en effet, Homère est analysé avec minutie sur plus de vingt pages (p. 23-45). Les lyriques,

4. *La Grèce antique à la découverte de la liberté*, p. 88-89 : « On peut donc dire qu'à Athènes, à cette époque [c'est-à-dire au V<sup>e</sup> s. av. J.-C.], on vivait l'épanouissement de l'idée de liberté telle que les Grecs l'avaient découverte en une série de progrès enthousiastes. »

5. *Ibid.*, p. 102 : « Ce chapitre qui s'ouvrait sur le désir de compléter et de nuancer l'image de la liberté vers laquelle s'était élancée l'Athènes du V<sup>e</sup> siècle, rejoint donc en fin de compte l'impression d'une crise en préparation. »

6. *Ibid.*, p. 154 : « C'est pour Athènes une gloire considérable, ayant vécu cette crise, de l'avoir ainsi dominée dans les faits, de façon généreuse et durable » et plus loin : « Les difficultés nées des abus de la liberté, telle qu'elle avait été définie, aboutissent ainsi à un progrès dans l'analyse : elles révèlent peu à peu de quelles concessions elle doit être accompagnée pour survivre. »

7. La numérotation des pages est identique dans les deux éditions.

8. J. DE ROMILLY, *Homère*, coll. *Que sais-je ?*, PUF, Paris, 1985.

9. Voir ci-dessus, p. 242.



quant à eux, qui permettent de faire le lien entre Homère et la période classique, sont traités en six pages (p. 45-51). Le reste du volume, comme d'ailleurs l'indique le sous-titre, est consacré à la période classique. Dans le *Précis*, on observe aussi que les V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. se taillent la part du lion (p. 65-194). J. de Romilly en est la première consciente, qui écrit (p. 9) :

Nous avons [...] insisté plus largement sur les siècles classiques...  
et plus loin (p. 11) :

On remarquera seulement que, conformément au principe énoncé ci-dessus, alors que chaque grande période constitue un chapitre à part, le V<sup>e</sup> siècle en comporte ici trois et trois aussi le IV<sup>e</sup> siècle.

Déjà peu disert sur la période hellénistique, le *Précis* ne l'est presque plus sur l'époque romaine (p. 222-259)<sup>10</sup>. Ces choix sont frappants d'autant plus qu'ils ne sont pas du tout les mêmes dans les autres ouvrages écrits récemment par différents auteurs<sup>11</sup>. Bien que J. de Romilly soit obligée d'être très succincte dans le tableau de la littérature grecque des origines à l'époque romaine, brossé à grands traits dans l'*Introduction* (p. 10-11) et par conséquent forcément réducteur, elle maintient la coupure artificielle entre époque classique et époque hellénistique et écrit (p. 10-11) :

À la mort d'Alexandre commence une époque toute nouvelle, avec d'autres centres, d'autres genres littéraires, d'autres goûts ; Alexandrie en est le foyer.

Naturellement, l'hellénisme, grâce aux conquêtes d'Alexandre, se répand très largement et une autre vision du monde prend place. La mort d'Alexandre constitue bien une charnière, mais c'est d'histoire politique qu'il s'agit. De plus, à la suite d'autres savants<sup>12</sup>, nous serions tenté de placer la coupure à la Guerre de Chéronidès qui marque la dernière tentative d'Athènes de se libérer du joug macédonien. Cependant, pour l'histoire des institutions, à la suite de Ph. Gauthier, on insiste volontiers sur la continuité dans les mentalités entre le IV<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>13</sup>. La rupture n'est intervenue que dans le courant du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Certes, la littérature est fort différente des institutions et il ne saurait être question de lui appliquer sans discernement les conclusions où celles-ci permettent d'aboutir, mais des gens comme L. Robert avaient déjà attiré l'attention sur le fait que le style de la langue, tel que le laissaient apparaître les décrets, se modifiait

10. D'ailleurs, pour bien souligner sa spécificité, J. de Romilly a intitulé ce chapitre *Aperçus sur l'époque romaine*.

11. Voir, par exemple, le petit livre de S. SAÏD, dont le contenu doit forcément être court, *La littérature grecque d'Alexandre à Justinien* (coll. *Que sais-je ?*), PUF, Paris, 1990.

12. Voir, par exemple, É. WILL, *Histoire politique du monde grec* I, Nancy 1979, 2<sup>e</sup> éd., p. 219-233, surtout p. 229-230, ou M. PIÉART & R. ÉTIENNE, « Un décret du koinon des Hellènes à Platées en l'honneur de Glaucon, fils d'Étéoclos, d'Athènes », *BCH* 99 (1975), p. 51-75, surtout p. 71.

13. Voir, par exemple, dans le domaine des institutions, PH. GAUTHIER, « Les cités hellénistiques : épigraphie et histoire des institutions et des régimes politiques », *Actes du 8<sup>e</sup> Congrès international d'épigraphie grecque et latine, Athènes 3-9 octobre 1982*, Athènes, 1984, p. 82-107.

profondément à la basse époque hellénistique, c'est-à-dire dans la seconde partie du II<sup>e</sup> et au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.<sup>14</sup>. La coupure, que l'on place à la mort d'Alexandre, est d'abord et essentiellement d'ordre politique et n'implique pas forcément une mentalité différente.

Ayant pris ses précautions en écrivant (p. 10) que :

... tout souci moral et esthétique paraîtrait aujourd'hui désuet. Cela ne veut pourtant pas dire que l'on ait systématiquement écarté certaines appréciations relevant de la critique proprement littéraire,

J. de Romilly donne parfois malgré tout un jugement, comme à propos de l'œuvre d'Eschyle, quand elle écrit (p. 73) :

Ceci suppose un sens de l'ampleur et de la grandeur, qui s'allie à la majesté de l'inspiration.

En général, on peut dire de l'œuvre de J. de Romilly qu'elle est loin d'être indifférente aux problèmes actuels. Si l'on cite ses écrits sur l'enseignement<sup>15</sup>, on constate que J. de Romilly y peint la même vision de l'époque classique que dans ses autres ouvrages. Dans son premier livre sur l'enseignement, *Nous autres professeurs*, elle écrit en effet (p. 85) :

Instaurant chez eux la démocratie, les Athéniens du V<sup>e</sup> siècle avant J.-C. avaient une conscience aiguë des principes qui la justifiaient. Que ce soit dans leurs discours ou au théâtre, dans leurs pamphlets ou leurs entretiens philosophiques, ils parlaient de liberté, d'égalité. Et de partout fusent des déclarations pleines de fierté, auxquelles retournent les gens de tous pays, chaque fois que la démocratie est en danger et qu'ils s'en émeuvent.

Ce caractère éternel de la civilisation de la Grèce classique transparaît encore dans un autre passage où elle écrit (p. 98) :

Le peuple entier d'Athènes écoutait les tragédies de Sophocle et d'Euripide ; et les déclarations d'Antigone traduisaient la même exigence de lucidité, la même perception aiguë des problèmes, que les dialogues de Platon. C'est bien pourquoi les textes grecs, issus d'un peuple chez qui l'exercice de la pensée n'était pas une spécialité d'école, peuvent communiquer leur sens le plus riche à des gens qui ne sont pas des spécialistes et prendre valeur vivifiante pour des hommes qui ne sont même pas des intellectuels.

Dans son deuxième ouvrage consacré à l'enseignement, *L'enseignement en détresse*, J. de Romilly est beaucoup plus pessimiste. Elle écrit malgré tout (p. 161-162) :

La langue de Platon et d'Aristote avait cent façons d'atteindre l'abstrait. Les désinences des mots indiquaient tantôt l'action elle-même, tantôt son résultat (la poésie ne se confondait pas avec le poème) ; et surtout cette

14. L. ROBERT, *Opera Minora Selecta* II, p. 841 : « Après le style proprement hellénistique, tel que permettent de l'étudier une foule d'inscriptions, Diodore et Polybe [...], la "basse époque hellénistique" a introduit la rhétorique de l'époque. »

15. Ouvrages déjà cités (n. 1).



langue avait toutes sortes de formes d'infinitif permettant de penser l'action, abstraitement. Il y avait un infinitif présent, ou futur, aoriste (c'est-à-dire intemporel) ou parfait (c'est-à-dire révolu)... eh bien ! le grec moderne, lui, n'a plus d'infinitif du tout. Adieu ce bel éventail de moyens !

Dans le troisième ouvrage, *Lettre aux parents sur les choix scolaires*, qui porte non plus sur la situation dans le monde universitaire, mais sur les problèmes des lycées, on retrouve une vision identique, quand J. de Romilly écrit (p. 97) :

N'oublions pas d'ailleurs que ce siècle [i. e. le V<sup>e</sup> s. av. J.-C.] voyait les premières œuvres d'histoire, les premières tragédies, les premières comédies, les premiers traités de rhétorique, les premiers discours publiés. On imagine, à chaque fois l'événement ! Pour cela aussi, on écrivait avec soin, en s'efforçant de dire des choses neuves et importantes, dignes d'être lues et retenues.

D'une manière plus générale, J. de Romilly ne manque pas de tracer des parallélismes entre le monde contemporain et l'Antiquité <sup>16</sup>.

En conclusion, si l'on veut définir d'une phrase J. de Romilly, il faut dire qu'elle peut s'identifier avec la philologie grecque en France au XX<sup>e</sup> siècle. Ses études sur les tragédies grecques sont indispensables pour qui s'intéresse à ce sujet et, après ses remarquables travaux sur Thucydide, il est impossible d'avoir sur l'historien athénien la même vision qu'autrefois. J. de Romilly a concentré son énergie sur le V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., qu'elle appelle « le siècle de la grande gloire » <sup>17</sup>. Ce faisant, elle est forcée de négliger les périodes archaïque et hellénistique et se voit contrainte de prendre un point de vue « athénocentrique ». On observe que J. de Romilly s'inscrit dans la tradition héritée de ses maîtres. La Grèce du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. représente pour elle un accomplissement de l'humanité, un des sommets de la civilisation occidentale. Ne parle-t-elle pas d'ailleurs de « miracle grec » <sup>18</sup> ? Pour cette raison elle considère l'Antiquité non comme un refuge loin du monde actuel, mais, au contraire, à l'instar de Thucydide, elle pense que la civilisation grecque est un κτῆμα ἐς αἰεὶ.

Olivier CURTY

Université de Fribourg (Suisse)

16. Voir, à titre d'exemple, les trois conférences reproduites dans l'ouvrage *Rencontres avec la Grèce antique*, Paris, 1995, p. 235-286, sous le sous-titre évocateur de *La Grèce et nous*.

17. *Précis de littérature grecque*, p. 10.

18. *Ibid.*, p. 12.